

térieures, et, par une suite nécessaire, étendre ou multiplier les liaisons étrangères.

XXII.
Liaisons du
Mexique
avec les Phi-
lippines.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les îles Philippines.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendaient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devait rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiraient si puissamment les Espagnols qui consentaient à s'expatrier, qu'il ne paraissait pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentit à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Tous les étrangers, tous les habitans même du Nouveau-Monde sont exclus de ce négoce. Il n'est permis qu'aux Espagnols inscrits à l'hôtel-de-ville de Manille. C'est dans une assemblée, présidée par le gouverneur, que la part de chaque citoyen est fixée. Elle est proportionnée à la naissance, aux places, à la faveur. Ceux que la misère met hors d'état d'exercer leur droit, ceux qui ne veulent pas courir le risque de l'exercer, cèdent à un prix convenu leur place à des colons

plus riches ou plus hardis. Ces hommes entreprenans empruntent pour ce voyage, qui dure un an, les sommes dont ils ont besoin à un intérêt de vingt-cinq ou trente pour cent. Les dépôts des legs pieux sont leur ressource la plus ordinaire. Depuis trois siècles, les gardiens de ces largesses destinées au soulagement de l'humanité souffrante les font servir à l'accroissement de leur scandaleuse opulence.

Les vaisseaux, qui partaient d'abord de l'île de Cebu, et ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation était excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvraient au Mexique un chemin plus court; et cette branche de commerce se porta sur ces côtes, où il s'est fixé.

Le départ du navire expédié tous les ans du port de Manille est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles et de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au nord jusqu'au trentième degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le mènent à sa destination. On pense assez généralement que, s'il avançait plus loin, il trouverait des vents plus forts et plus réguliers qui précipiteraient sa marche; mais il est défendu, sous les peines les plus graves, à ceux qui le commandent de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant

deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui aurait offert tant d'objets d'instruction et d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes : mais pourquoi ce peuple, autrefois si actif, ne le redeviendrait-il pas ? Si c'était à des marchands qu'il fallût inspirer ce nouvel esprit, ce seraient des mines, ce seraient des perles, ce seraient des diamans qu'il leur faudrait promettre : l'intérêt a toujours été, l'intérêt sera toujours le grand mobile de leur profession. De l'or, de l'or, et de l'or encore, voilà le terme de leurs espérances. Pourvu que le pilote conduise leurs navires dans les ports où se fera le meilleur débit de leurs marchandises, dans les ports où ils recevront des retours plus riches, tout est bien. Le navigateur qui s'écarterait un moment de ce but si cher à leur cœur, serait à leurs yeux un fou indigne de toute confiance. Les gouvernemens eux-mêmes eurent trop long-temps des idées presque aussi bornées. Ils ne voyaient dans leurs expéditions lointaines qu'une augmentation de puissance, qu'une augmentation de fortune ; ils n'y voyaient que des richesses qui les mettaient en état de faire massacrer quelques milliers d'hommes pour agrandir d'une ville ou d'une province un territoire qui les accablait déjà de son étendue. Ce n'est qu'après plusieurs siècles d'aveuglement que la lumière a commencé à luire. Quelques souverains, plus éclairés que leurs semblables, ont

enfin compris qu'il serait moins dispendieux de tirer leurs sujets, de tirer le globe même entier de la barbarie que d'entretenir cinq cents assassins en campagne, que de donner une fête d'un jour, que de fournir aux révoltantes profusions d'un favori sans mérite. Aussitôt ont été ordonnées des navigations sur les mers les plus éloignées, sur les mers les plus orageuses, sur les mers les plus inconnues. L'amour de la gloire, qu'une politique soupçonneuse avait éteint ou comprimé dans toutes les âmes, s'est exalté dans les instrumens destinés à ces entreprises. Ils ont compté pour rien les plus rudes travaux, la perte de la santé, le risque de la vie, lorsqu'il s'est agi de dissiper les ténèbres, dont la paresse, l'orgueil, la superstition voulaient perpétuer la durée. Un succès plus ou moins grand a couronné une audace digne de tant d'estime. L'univers s'est agrandi ; la figure de la terre a été connue. L'astronomie, diverses branches de physique, les principes de morale, ces objets et beaucoup d'autres ont acquis une extension, une perfection nouvelles. L'enthousiasme s'est étendu ; il est arrivé jusqu'à la cour de Madrid, que la situation de ses domaines met plus à portée que ses guides ou ses rivaux d'étendre la sphère de nos connaissances.

Cependant elle n'a jusqu'ici rien changé à la marche de son galion des Philippines. Le voyage dure encore six mois, parce que le vaisseau est

surchargé d'équipages et de marchandises, et que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, et souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite île forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, et l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, et trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu, sûr et commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes, arides, privées d'eau, et remplies de volcans qui occasionnent de fréquens tremblemens de terre. Son air embrasé, lourd et malsain, n'est habituellement respiré que par quatre cents familles de Chinois, de mulâtres et de nègres, qui forment trois compagnies de milice. Cette faible et malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent et leur cochenille contre les épiceries, les mousselines, les porcelaines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfèvrerie de l'Asie.

L'étendue de ces échanges ne fut pas originaiement fixée. Cette liberté illimitée ne tarda pas à exciter la jalousie de la métropole. Pour calmer

les esprits, on réduisit le privilège à très-peu de chose. Ce commerce a été depuis tantôt resserré, tantôt étendu, sans qu'il soit possible d'assigner les motifs de ces variations. Au temps où nous écrivons, la loi ne permet qu'un vaisseau de six cents tonneaux, et il est toujours de dix-huit cents ou de deux mille; la loi ne permet qu'une vente de cinq cent mille piastres, ou de deux millions cinq cent mille livres, et elle s'élève constamment à deux millions de piastres ou à dix millions de livres. Les droits de la douane ne sont pas plus respectés.

Après un séjour d'environ trois mois, le galion reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglais dans sa traversée, qui, par la faveur continuelle du vent d'est, ne dure que deux mois. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, et Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avaient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avaient à parcourir fit désirer un port où ils pussent se radouber et se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'*îles Marianes*.

Ces îles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizième degré jusqu'au vingt-deuxième. Plu-

Marianes.
Singularités
qu'on y a
observées.

sieurs ne sont que des rochers ; mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est là que la nature riche et belle offre une verdure éternelle , des fleurs d'un parfum exquis , des eaux de cristal tombant en cascade , des arbres chargés de fleurs et de fruits en même temps , des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel , situé sous la zone torride , l'air est pur , le ciel serein et le climat assez tempéré.

On y voyait autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étaient sortis. Sans doute qu'ils avaient été jetés par quelque tempête sur ces côtes , mais depuis si long-temps , qu'ils avaient oublié leur origine , qu'ils se croyaient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes , la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud , leur tenaient lieu de culte , de lois , de gouvernement. Ils coulaient leurs jours dans une indolence perpétuelle ; et c'était aux bananes , aux noix de coco , surtout au rima , qu'ils devaient ce malheur ou cet avantage.

Le rima , célébré par quelques voyageurs sous le nom d'*arbre à pain* , n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée et droite se divise vers la cime en plusieurs branches. Ses feuilles sont alternes , grandes , fermes , épaisses , sinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes , avant leur dé-

veloppement , sont enfermées dans une membrane qui se dessèche , et laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent , ainsi que les autres parties de l'arbre , une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux , long de six pouces , tout couvert de petites fleurs mâles très-serrées. Plus bas on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles , dont le pistil devient une baie allongée remplie d'une amande. Ces baies , portées sur un axe commun , sont si rapprochées , qu'elles se confondent et forment par leur assemblage un fruit très-gros et haut de dix pouces de longueur , hérissé de pointes grosses , courtes et émoussées. Il paraît qu'il existe deux espèces ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux , rempli d'amandes bonnes à manger , qui ont la forme et le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit ; il n'a point d'amandes , parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle , douceuse et malsaine. Mais , quand on le cueille un peu avant sa maturité , il a le goût de l'artichaut , et on le mange comme du pain ; ce qui lui a fait donner le nom de *fruit à pain*. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années le coupent par tranches , et le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paraissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y'était totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravés sur la surface du globe ; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes et inattendues dans tous les climats ; aucun de ces hasards heureux qui, par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps, rien n'avait donné aux paisibles habitans des Mariannes la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connaître, il fallait que le ressentiment des premiers Espagnols arrivés sur ces côtes sauvages brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'était guère propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire désirer de le reproduire ; aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachait au bois et qui s'en nourrissait. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avait portés à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhendaient la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyaient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avaient été frappés ; leur erreur se dissipa peu à peu, et on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étaient dans une possession immémoriale.

Un autre spectacle digne d'attention, c'était la supériorité que le sexe le plus délicat avait prise sur le plus fort dans les Mariannes. L'ascendant y était tel, que les femmes jouissaient d'une puissance illimitée dans leur intérieur ; qu'on ne pouvait disposer de rien sans leur aveu, et qu'elles avaient la libre disposition de tout ; que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'était pas autorisé à manquer aux égards qui leur étaient dus ; que pour peu qu'elles jugeassent elles-mêmes qu'un époux n'avait pas assez de douceur, de complaisance et de soumission, un nouveau choix leur était permis ; que, si elles se croyaient trahies, elles pouvaient piller la cabane, couper les arbres du parjure, ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais comment des coutumes si bizarres avaient-elles pu s'établir et s'enraciner ? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étaient noirs, laids, mal faits : ils avaient la plupart une maladie hideuse de la peau, malgré l'usage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avaient un teint assez clair, des traits réguliers, un air aisé, quelques grâces, le goût du chant et de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire elles aient acquis un empire absolu et inébranlable ? Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il y ait eu des contrées, et surtout des contrées sauvages, où l'on

ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourrat-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable ?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra ne sauraient prévaloir contre une loi bien connue, générale et constante de la nature. Or partout, excepté aux îles Mariannes, on a trouvé et l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée les femmes l'emportaient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre ; à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées ; car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutiler, il se mutilera ; si elle lui dit, Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera ; si elle lui a dit, aux îles Mariannes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talens et l'esprit, dans toutes les contrées du monde, sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme ; mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyran-

nie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des îles Mariannes serait dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de levier, serait dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importans dont la mémoire s'est perdue ? Eh bien ! l'homme reconnaissant le premier jour, aura été ingrat le second.

La troisième chose remarquable dans les Mariannes, c'était un *pros* ou *canot*, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupaient des îles séparées par des intervalles considérables. Quoique sans moyens et sans désir d'échanges, ils voulaient communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit, propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction ; si facile à manier, que trois hommes suffisaient pour toutes les manœuvres ; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages ; ayant l'avantage unique d'aller et de venir sans jamais virer de bord, et en changeant seulement la voile ; d'une telle marche, qu'il faisait douze

ou quinze mille en moins d'une heure, et qu'il allait quelquefois plus vite que le vent. De l'aveu de tous les connaisseurs, ce pros, appelé *volant* à cause de sa légèreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; et l'invention n'en saurait être disputée aux habitans des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

S'il était raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation par un art isolé, on ne pourrait s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui, avec des outils grossiers et sans le secours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais, pour asseoir un jugement solide, il faudrait d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné, et ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les îles Marianes furent découvertes en 1521 par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma îles des Larrons, parce que leurs sauvages habitans, qui n'avaient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enlevèrent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tentèrent leur curiosité. On négligea long-temps de s'établir dans cet archipel, où il n'y avait aucune de ces riches mines qui enflammaient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchaient de temps en temps,

en allant du Mexique aux Indes orientales, y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnaient pas assez de sujets, et elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés que guidait un farouche instinct, auxquels l'arc et la flèche étaient même inconnus, qui n'avaient pour toute défense que de gros bâtons, ces sauvages ne pouvaient pas résister aux armes et aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avaient portées. Ceux qui avaient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a quarante ou cinquante ans, en réunir les faibles restes dans la seule île de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale et défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, et de l'autre par un rescif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'ouest,

qui ne souffle jamais violemment dans ces parages

A quatre lieues de la rade , sur les bords de la mer, dans une situation heureuse , s'élève l'agréable bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie et dans vingt-un petits hameaux , distribués autour de l'île , que sont répartis quinze cents habitans , restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asile et de pâture aux chèvres , aux pores , aux bœufs , aux volailles qu'au temps de la conquête y portèrent les Espagnols , et qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fusil ou prendre au piège , formaient la principale nourriture des Indiens et de leurs oppresseurs , lorsque tout à coup les choses ont changé de face.

Un homme actif , humain , éclairé , a compris enfin que la population ne se rétablirait pas , qu'elle s'affaiblirait même encore , à moins qu'il ne réussît à rendre son île agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple , les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avait assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz , de cacao , de maïs , de sucre , d'indigo , de coton , de fruits , de légumes , dont , depuis un siècle ou deux , on leur laissait ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute , dans qui la tyrannie et la superstition avaient achevé de dégrader l'homme , ont exercé dans des ateliers quelques

arts de nécessité première , et fréquenté , sans une répugnance trop marquée , les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations , et ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde ; tant , il est vrai , qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur et par la bienfaisance , puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'âme même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias , qui , en 1772 , gouvernait encore les Marianes. Puisse ce vertueux et respectable Espagnol obtenir un jour ce qui comblerait sa félicité , la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour le vin de cocotier , et de voir augmenter leur goût pour le travail !

Si , dès l'origine , les Espagnols avaient eu les vues raisonnables du sage Tobias , les Marianes auraient été civilisées et cultivées. Ce double avantage aurait procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne saurait se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions , les conquérans se seraient livrés à l'amour des découvertes , qui était alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation , leur activité aurait porté les arts utiles et l'esprit de société dans les nombreuses îles qui couvrent l'Océan pacifique , et plus loin encore. L'univers eût été , pour ainsi

dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auraient tiré, avec le temps, quelque utilité des relations formées avec ces régions jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités; mais la cour de Madrid aurait toujours joui plus tôt et plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valait mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

xxiv.
État ancien
et moderne
de la Cali-
fornie.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique et s'avance entre l'est et le sud jusqu'à la zone torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur sur dix, vingt, trente et quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espace la nature du sol et la température de l'air soient partout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec et chaud à l'excès; le terrain nu, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, et peu propre au labourage et à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus

utile est le *pita-haya*, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge ou *cactus* qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites et cannelées, ont les côtes chargées d'épines et supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celles du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus allongées. Les fruits qui succèdent à ses fleurs ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en-dehors et remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce et plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe des petites semences noires et luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes dans la plus grande abondance et du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable, y attirent de diverses provinces du Mexique des hommes avides, auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits et fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, et même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus